Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande

Herausgeber: Adolphe Henn

Band: 1 (1894)

Heft: 10

Rubrik: Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUISSE

GENÈVE

Une fois encore, la longue série est achevée des concerts d'abonnement, séances de quatuor et de musique de chambre, exécutions de grandes sociétés musicales. La saison d'hiver est finie. Peu à peu la ville genevoise — cité de Calvin, selon la formule — devient la ville d'étrangers qu'elle est l'été. C'est déjà dans *Cosmopolis* qu'a chanté Mme Albani. L'illustre cantatrice ne rendait point visite à la Genève artistique, c'est la Genève des pensionnats qui l'attirait. Elle est venue voir ici son fils, qui fait son éducation chez nous, et cette circonstance de famille nous a valu le hasard heureux d'un brillant concert, dernier terme d'une tournée accomplie loin de nos parages.

Une partie de notre public, se souvenant que l'Albani a partagé jadis les succès de la Patti et de la Lucca au Covent-Garden de Londres, redoutait de se trouver en présence d'une actrice dont l'âge mûr ne compensât trop la célébrité. Il n'en a rien été, par bonheur. Sans mériter encore son nom de demoiselle : Lajeunesse, que dès l'origine elle abandonna pour le nom plus propice d'une ville américaine où elle fit ses débuts, en substituant l'*i* des Italiens à l'*y* yankee, Mme Albani est jeune encore. Il n'y a pas d'indiscrétion à dire son âge ; à défaut de ces tableaux d'électeurs dont, en notre république, on déplore l'absence pour les dames genevoises, il y a de nombreux dictionnaires de musique qui le mentionnent : elle a quarante-trois ans ; mais ni le teint de son visage, ni le timbre de sa voix ne les dénotent. Aussi le succès a été grand, un des plus complets de la saison. Rarement, l'on avait entendu une voix aussi belle conduite avec un art aussi parfait. Merveilleuse est sa souplesse : si les vocalises et les trilles sont étincelants, les mélodies soutenues coulent de façon peut-être plus admirable encore. Les nuances sont, sans affectation, exquises de raffinement et de sûreté. C'est la grande « cantatrice » traditionnelle dans toute la force du terme. L'air de la *Norma* a soulevé l'enthousiasme ; le morceau final, qui était la valse de *Roméo et Juliette*, — d'un Gounod rival de Marcailhou, — a porté l'exaltation à son comble et les rappels se sont succédé, faisant ajouter jusqu'à trois numéros au programme : l'*Ave Maria*, de Bach-Gounod, une romance célèbre du *Pré-aux-Clercs* et, à l'adresse des auditeurs anglais ravis, le *Home, sweet home*.

Tel a été le succès. Pour moi, en toute franchise, je n'ai eu qu'un plaisir médiocre. Ce n'est pas sur quelques respirations haletantes et quelques notes aiguës de justesse discutable que je chicanerai les admirateurs de l'Albani, ces petits défauts ont été noyés dans un océan de qualités, c'est sur le principe même de son chant. Mme Albani traite sa voix en instrument, et rien qu'en instrument, elle appartient à cette école qui oubliait que la voix humaine est faite pour parler autant au moins que pour chanter ; à la pureté, à la beauté des sons, elle sacrifie tout le reste, dénaturant même parfois la phrase musicale pour s'arrêter sur une note qui sort bien. Et alors, pour que nous nous laissions aller tout entiers au charme sensuel des sons pour les sons, il faut que le son soit plus beau, il faut que la voix possède encore toute la fraîcheur des vingt ans, sans la légère fêlure et les quelques duretés que l'âge apporte, malgré tout. Tout en restant plus jeune que d'autres, — d'où notre agréable surprise, — Mme Albani n'a pu cependant se complètement préserver de cette tare de la quarantaine. Et cela a rompu le charme.

Mme Albani n'était pas seule dans sa tournée. Outre son impresario et accompagnateur, M. G. Kugel, il y avait un violoniste et une pianiste, qui ont exécuté ensemble, avec un joli style, la *Sonate* en *sol*, *op. 30*, de Beethoven. Mlle Ethel Sharpe n'est pas une pianiste encore complètement formée : l'*Etude* de Rubinstein en *ut* majeur semblait au-dessus de ses forces, et il faut qu'elle ne l'ait pas comprise pour l'avoir inscrite à son programme ; mais son toucher charmeur et la poésie de son jeu sont pleinement apparus dans l'*Impromptu* de Chopin en *sol* bémol et la *Sonate* de Beethoven. M. Franz Schœrg, élève d'Eug. Ysaye, s'est montré, lui, tout à fait supérieur : par la technique dans une *Mazurka* de Zarzycky et une *Etude* de Wieniawsky pour deux violons qu'il a arrangée pour violon seul, par l'intelligence et le goût dans des pièces de Bach et une *Berceuse* exquise de Fauré, par les qualités d'expression dans le *Lamento*, très goûté, de Percy Pitt, compositeur que nous ignorions, et dont le nom mérite d'être retenu. M. Schœrg était l'un des candidats à la place, attribuée à M. Pahnke, de professeur supérieur de violon à notre conservatoire ; je souhaite autant de talent à son heureux rival.

P. M.

NEUCHATEL

Le trente-sixième concert de la *Société chorale* a présenté un intérêt tout particulier par l'exécution de deux œuvres nouvelles : Un *Stabat mater*, de Théodore Gouvy, et *Trois Béatitudes*, de César Franck.

L'œuvre de Gouvy est la perfection, en ce genre. Admirables d'inspiration, de déclamation musicale, conçues dans une juste proportion des formes, ces pages, de la première à la dernière note, sont empreintes d'une calme sérénité que ne trouble aucune harmonie discordante ni aucune phrase qui ne soit à sa place. Le style n'en est ni trop touffu, ni trop simple. La pensée de l'auteur s'en dégage avec une pureté constante et l'on en écoute, le ravissement dans l'âme, les accents émus. *Stabat mater dolorosa juxta crucem..... o quam tristis illa benedicta mater!* La simple lecture de ce texte ne nous dit-elle pas l'intense expression qui va se faire jour ! Et comme il est vrai et sincère le sentiment qui l'anime ! Il faudrait tout citer, chaque numéro de l'œuvre

ayant droit à notre admiration : L'*Eja mater*, l'*Inflammatus*, pour ne parler que des chœurs, sans compter ces poétiques inspirations consacrées aux soli et rayonnant de cette ineffable et radieuse beauté qui fait de chacune d'elles un joyau. Et comme la voix y est traitée de main de maître ! Chaque partie est écrite dans le registre qui lui convient ; le chant déborde de lyrisme et d'harmonie, la mélodie ruisselle à pleins bords, c'est un charme continu qui vous pénètre, vous saisit, vous émeut, c'est de belle et grande musique ! Cette impression, nous l'avons surtout ressentie en entendant les trois excellents solistes de l'œuvre. Mlle Anna Helbing, soprano, de Carlsruhe, a dit sa partie avec une rare vérité de sentiment et d'expression. Mme E. Ræuber-Sandoz, alto, de Berne, et M. Ch. Troyon, ténor, de Lausanne, ont été l'un et l'autre également superbes dans le « *Quis est homo* » et le « *Morte Christi* ». Les trois artistes, dans l'incomparable trio de l'« *Eja mater* », ont su donner à leur voix cette chaleur communicative, cet accent de noble émotion qui le distingue. Le duo plein d'élan et de vie de l'*Inflammatus*, rehaussé par les accents du chœur, a fait de ce morceau la perle de l'œuvre. Les chœurs avaient été consciencieusement étudiés. Les entrées précises et décidées, les nuances, finement observées, ont fait du chef-d'œuvre de Gouvy une des meilleures exécutions que la Société chorale puisse mettre à son actif.

Après Gouvy, Franck ; après le *Stabat mater*, les *Béatitudes*.

Ce qui dès le début s'impose, c'est la puissante conception de l'œuvre. Ici le cadre est élargi, on sent que quelque chose de grand va se passer, le prologue, par sa riche instrumentation, découvre des perspectives infinies, et depuis le solo de ténor planant majestueusement sur l'ensemble orchestral jusqu'au dernier accord chanté par le chœur, cette prodigieuse gradation de l'introduction semble mettre à nu d'un seul coup l'imposant monument musical qui a nom les *Béatitudes*. Liberté de formes complète, style très fouillé en même temps que très riche, modulations hardies, tout en fait une œuvre absolument neuve, moderne dans la plus large acception du mot.

Trois personnages dans la première béatitude : le *Chœur terrestre*, fougueux, passionné, d'une verve enragée, *le Christ*, qui d'une voix douce et calme chante les éternelles félicités du ciel et le *Chœur céleste*, réalisant les paroles du Christ et entonnant dans son exaltation un hymne radieux et triomphant, d'une majestueuse envolée. Ce finale est prodigieux et c'est à notre goût la page la plus sublime, parmi les fragments de l'œuvre que la Société chorale nous a donnés. Franck n'aurait pu donner au chœur terrestre, au chœur d'hommes en particulier, un caractère plus sauvage. Mais ce caractère-là est un effet de l'ensemble, l'orchestre y contribue aussi bien que le chœur dont le motif pris à part n'est pas d'une très heureuse inspiration. Par contre, dans le chœur céleste, Franck s'est élevé jusqu'aux sommités les plus radieuses de l'art. La quatrième béatitude est remplie, presque entière, par une ardente invocation au Christ que chante le ténor solo. Le morceau débute par une introduction symphonique, écrite dans un style large, puissant, puissant surtout de pensée et de noble aspiration, que le chant du ténor agrandit, élève et enrichit en atteignant de nouveau à ce même degré de majestueuse splendeur que nous signalions à la fin de la première béatitude.

Dans la cinquième, nous nous retrouvons en présence des mêmes personnages que dans la première, plus l'ange du pardon. Même puissance sauvage dans le chœur terrestre, opposant un contraste frappant à la divine et sereine douceur du chœur céleste et de l'ange. Aux cris amers et remplis de fiel s'élevant de la terre, répondent les voix suaves du ciel jetant sur le tableau l'ineffable impression d'un calme reposant :

A jamais heureux
Les miséricordieux :
Pardonnez, pour qu'on vous pardonne,
Pardonnez, c'est Dieu qui l'ordonne !

disent-elles en chœur, et les harmonies, en s'éteignant, semblent se perdre dans les infinies profondeurs d'une éternelle félicité.

Telles sont les parties de l'œuvre que nous avons entendues. M. Ch. Troyon et Mlle Helbing ont mis dans l'interprétation de leur chant toute leur âme et toute leur passion. Ils ont déclamé le texte avec une parfaite intelligence musicale et avec un sentiment délicat des nuances. Quant à M. Nagy, baryton, il a dit sa partie avec l'air le plus profondément ennuyé.

Il s'est sans doute imaginé que son rôle étant de moins longue haleine que celui de ses collègues, n'avait pas la même importance ; aussi l'a-t-il chanté avec un laisser aller inimaginable, comme un amateur qui ne voit dans les notes que des sons et pas de musique et qui les rend toutes pareilles et d'une accablante monotonie. Le chœur d'hommes, en réunissant un plus grand nombre de voix, aurait pu s'affirmer davantage. L'ensemble choral a été superbe dans le final de la première béatitude.

C'est sous la direction intelligente et éclairée de M. Edm. Rœthlisberger qu'a eu lieu l'exécution de ces deux remarquables œuvres. Nous croyons savoir que Neuchâtel en a eu la primeur. C'est là un fait qui prouve que notre ville, quoique moins fortunée que d'autres, sous le rapport des ressources musicales, déploie dans ce domaine de l'art une activité qui lui assigne dans la Suisse romande un rang tout à fait honorable.

A. Q.-A.

NOUVELLES DIVERSES

—

Genève. — *Théâtre*. — La troupe Simon a donné deux représentations de *Famille*, comédie de Germain, bien interprétée, et qui avait attiré beaucoup de monde.